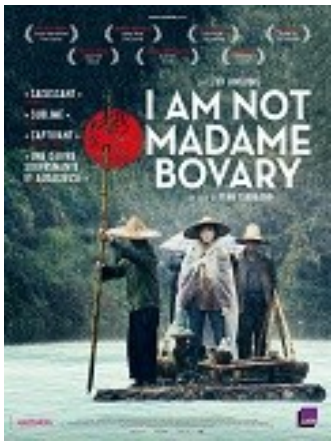
http://cinemateur01.com

Fiche n° 1526
I am not Madame Bovary
Du 27 sept au 3 oct 2017
Chine
Date de sortie : 5 juillet 2017
Durée 2h18



I am not Madame Bovary

De Feng Xiaogang

Li Xuelian et son mari Qin Yuhe simulent un divorce pour obtenir un second appartement. Six mois plus tard, Qin se marie à une autre femme. Abandonnée et bafouée, Li se lance dans une quête de justice qui va durer des années. Un portrait satirique de la Chine à travers le combat d'une femme déterminée à faire valoir ses droits.

Traduction adaptée du titre chinois *Wǒ Búshì Pān Jīnlián* (littéralement « Je ne suis pas Pan Jinlian », personnage de la littérature classique chinoise connu pour être le stéréotype de la femme de petite vertu),

Portrait caustique de la Chine actuelle, *I Am Not Madame Bovary* se distingue par sa beauté formelle stupéfiante.

Quel curieux film que ce *I Am Not Madame Bovary* : à la fois comédie dramatique et satire sociale, le nouveau long métrage de Feng Xiaogang s'apparente, de par son déroulement, à la veine du conte. Mais il s'agit avant toute chose d'une merveille esthétique. C'est comme si nous observions les situations à travers le trou d'une serrure, le réalisateur ayant opté pour un cadre circulaire (un format carré s'y substitue pour les passages à Pékin), et conférant ainsi à son film l'aura d'une fable des temps modernes. Et pour cause : le film débute sur une légende chinoise, celle de Pan Jinlian (sorte d'équivalent à notre Emma Bovary), personnage mythologique ayant conspiré avec son amant pour tuer son mari. Archétype de l'épouse indigne, l'héroïne de *I Am Not Madame Bovary* s'évertuera, une décennie durant, à prouver qu'elle n'en est pas une, puisque l'infamie se loge ici dans la figure de son ex-mari, lequel rompit leur faux divorce en partant avec une autre femme. Pourtant, si leur divorce fut secrètement contracté à des fins administratives, n'en est-t-il pas pour autant effectif ? C'est ce que tous les opposants de Lin s'acharneront à dire ; toutefois, il sera moins question, ici, de la légitimité de sa riposte que de l'attitude négligente des fonctionnaires à l'égard du peuple ; étendue sur dix ans, l'affaire tient donc lieu de prétexte pour dresser le portrait satirique d'une Chine corrompue. C'est sans doute la raison pour laquelle le film pourra parfois nous paraître nébuleux, tant la hiérarchie gouvernementale décrite nous est peu familière. Toutefois, sa beauté formelle empoigne et captive, jusqu'à un dénouement aussi inattendu que touchant. **Les Fiches du Cinéma**

La grande originalité, c'est la forme ronde de l'image pendant les trois quarts du film. Mais on suppose que ce n'était pas indispensable pour narrer cette fable déjà assez alambiquée sur une femme chinoise remuant ciel et terre, voire pire, pour faire annuler son divorce. Les procédures, les menaces et les tentatives de meurtre, mettent en évidence de manière cocasse la peur du scandale dans la société chinoise. Une satire romanesque plutôt savoureuse, singularisée par sa recherche esthétique. **L'Humanité**

Précisons d'emblée qu'il n'est fait dans ce film aucune référence au roman de Gustave Flaubert cité dans le titre. Cette mention répond à une tentative de trouver un équivalent connu des Occidentaux à l'héroïne évoquée dans le titre original : Pan Jinlian, figure de la littérature classique chinoise, demeurant dans la mémoire collective nationale comme le prototype de la femme débauchée (les traducteurs français du roman de Liu Zhenyun dont est tiré le film l'avaient plus justement intitulé *Je ne suis pas une garce*).

Si un jour, le mari de Li Xuelian, l'héroïne du film, se permet de la traiter publiquement de «Pan Jinlian», c'est parce qu'elle n'était pas vierge le jour de son mariage. Il cherche par cette insulte à décrédibiliser la moralité de son épouse, alors qu'elle tente de faire annuler leur divorce blanc, un stratagème décidé en commun afin d'obtenir un nouvel appartement (une autre raison, plus profonde, sera révélée à la fin) mais dont il a profité pour se marier avec une autre.

Ayant perdu son procès, Li Xuelian va chercher à rencontrer tous les responsables politiques et administratifs capables de lui rendre son honneur par des moyens légaux. Sa quête va se prolonger pendant dix ans, de plainte en plainte, en passant par quelques envies de meurtre. Sans aboutir, cette opiniâtreté créera la discorde jusqu'aux hautes sphères de l'Etat.

L'histoire peut faire songer à celle de *Qiu Ju, une femme chinoise* (1992) de Zhang Yimou, où une paysanne s'entêtait à réparer une injustice (l'humiliation de son mari par le chef de son village) à travers une réhabilitation officielle plutôt que par des compensations officieuses. Dans les deux cas, il s'agit d'opposer une femme simple à un système judiciaire complexe, celle-ci agissant comme un grain de sable déstabilisant les rouages d'une administration rigide. Et dans les deux films, la femme du peuple est incarnée par une star (Gong Li chez Yimou, Fan Bingbing ici), le courage des personnages passant d'abord par celui des actrices à se défaire de tout glamour. Mais la comparaison s'arrête là, car si Yimou choisissait un point de vue âpre et une forme réaliste, Feng Xiaogang privilégie la satire et la stylisation. La part satirique rappelle certains films d'Europe de l'Est où la bêtise bureaucratique était moquée à travers un humour acide, démontrant l'absurdité par l'absurde. Cette part de drôlerie est ici essentielle à la construction du film, jouant sur des répétitions de situations, et de longues scènes où les personnages s'enlisent dans leur propre incompétence. Mais frappe surtout la stylisation formelle, avec le choix surprenant d'un cadre circulaire pendant la quasi-totalité du film (il devient carré lorsque l'action se déroule à Pékin, où tout semble effectivement très anguleux, et passe au Cinémascope à la toute fin, chaque changement de ratio étant subtilement amené par un élément du décor).

Selon le cinéaste, ce parti pris est inspiré par certaines peintures de la dynastie Song, auxquelles il se réfère également dans le choix de couleurs délavées, tendant vers l'ocre ou le verdâtre. Ce cadre permet de traiter les plans comme des miniatures, rendant plus sensible chaque élément de la composition, notamment les lignes qui traversent ou découpent le cercle (végétaux, murs, barrières). Le résultat est souvent très beau d'un point de vue pictural, mais il n'est pas qu'un effet esthétique artificiellement apposé sur le récit. Il crée une focalisation du regard du spectateur, un effet télescope (ou serrure, selon les cas) qui nous distancie de la scène comme si nous étions les voyeurs lointains de ce monde quelque peu absurde, où des humains démunis ou ridicules s'agitent en vain devant un fond somptueux et entre des lignes élégantes. Cette focalisation, qui tend à toujours ramener notre regard vers le centre du plan (où le cinéaste prend toujours soin de placer un personnage, un objet ou une source lumineuse), traduit aussi la persévérance de la jeune femme, son idée fixe, mais également sa façon de tourner en rond dans cette quadrature de cercle qu'est devenue sa vie.

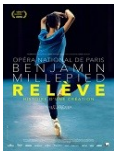
Comme s'il s'agissait d'une ouverture à l'iris bloquée en route, rarement cadre aura donné autant l'impression d'être un cache autant qu'une fenêtre, éludant de ce médaillon tout ce qui n'est pas l'histoire de Li Xuelian. Car son obsession est peut-être surtout une œillère la préservant d'un autre drame, ce dont elle ne pourra faire l'aveu qu'après le passage final au Cinémascope. **Libération**

La semaine prochaine

Macadam popcorn

*

Faute d'amour



Relève **les 5 et 8 octobre**
En partenariat avec l'association de danse l.a.b.s.

Cette même semaine

Un vent de liberté